

Le Québec et le romantisme

La littérature française a passé depuis quelques siècles par une série d'étapes bien caractérisées, qui sont connues : l'âge baroque, le classicisme, l'âge des Lumières, le romantisme, le réalisme et ainsi de suite. L'histoire de la littérature française est jalonnée de phénomènes d'écoles littéraires, de doctrines, de manifestes qui ont eu une influence décisive sur leur orientation. La pratique littéraire en France a constamment secrété sa propre théorie et, par là, elle n'a jamais rompu les ponts avec les manifestations idéologiques plus conceptuelles que constituent la philosophie et, plus généralement, la pensée française. Même à travers les ruptures et les recommencements, il y a malgré tout le respect de la continuité et un souci de constituer des échanges, des dialogues. Au Québec, rien de comparable. Bien entendu, il y a eu des écoles littéraires, mais elles n'ont comme principe de cohésion qu'un lieu et qu'une époque. Il est donc impossible de construire la représentation de la littérature québécoise à partir d'un corpus de doctrines littéraires autochtones. La littérature du Québec ne peut donc pas s'expliquer en termes de romantisme, de symbolisme ou de réalisme, mais « en termes de combat contre l'informe et d'appropriation graduelle, lente et pénible mais continue d'un langage et d'une existence¹ ».

Cette citation d'un critique québécois contemporain de grande renommée me sert, d'une part, à démontrer le désir encore et toujours présent d'auto-définition par la différenciation et, d'autre part, à souligner l'attitude simplificatrice qui caractérise l'approche de la culture de référence – celle de la France.

Une telle attitude, adoptée d'ailleurs par bien d'autres critiques, semble négliger le caractère hétérogène et conflictuel de la culture de la mère-patrie. Le complexe d'infériorité qui en résulte a lourdement pesé sur la relation de la critique québécoise avec sa propre culture ; elle a pour longtemps – jusqu'à la fin des années 1980 – déterminé le statut de la littérature québécoise et donc aussi l'étude des courants et des mouvements littéraires, dont le romantisme.

L'auto-définition – individuelle et collective – par la comparaison et la différenciation caractérise en général les « collectivités neuves »². Elle est considérée comme une étape nécessaire, la dernière phase de la naissance d'une culture autonome. Prolongée, cette première étape peut aisément engendrer des distorsions dans la perception de soi et des autres. Preuve en est, outre l'extrait cité, la persistance, jusque les années 1980, de l'opinion selon laquelle la littérature québécoise du XIX^e siècle n'a connu le romantisme que tardivement et n'en a produit que de pâles imitations. Cette opinion est aujourd'hui contestée. Elle repose sur le postulat que la littérature québécoise devait se développer d'après le modèle français et que tout retard ou écart signifiait une dégradation.

Pourtant, il s'agit d'un phénomène bien naturel, celui du transfert culturel. Car la réception d'une esthétique ou d'une philosophie étrangère est déterminée par la situation interne du pays d'accueil. Les paradigmes culturels du pays récepteur fonctionnent en tant que principes de

¹ BROCHU, A., *L'Instance critique*, Ottawa, Leméac, 1974, pp. 60-61.

² BOUCHARD, G., *Entre l'Ancien et le Nouveau monde*, Ottawa, les Presses Univ. d'Ottawa, 1996. Le modèle des collectivités neuves se compose du « paradigme de la rupture reposant sur quatre processus : un mouvement de rupture avec les idéologies, les références, les modèles culturels des mères patries ; des utopies de recommencement qui se traduisent dans des mythes fondateurs, dans des rêves de société parfaite, dans de nouvelles définitions collectives ; des pratiques d'appropriation de l'espace, de la langue ; et dernièrement l'émancipation politique » (*ibid.*, pp. 4-6).

stabilité dans son histoire idéologique et surdéterminent en permanence ceux de l'emprunt³. Ce sont donc les conjonctures historico-politiques et culturelles et les rémanences de traditions culturelles du Québec qui feront obstacle au transfert du romantisme : d'après « les Canadiens filtrent les éléments du romantisme à leur convenance pour donner au mouvement une allure nettement locale » comme le dit un critique contemporain⁴. Le résultat est donc une sorte de métissage des courants et des idées, un romantisme québécois et non pas, comme le voulait jadis la critique, un romantisme « mutilé », « attiédi » ou « assagi ».

1. La culture d'accueil

En simplifiant, on pourrait dire que, de 1534 aux années 1830, l'évolution du Québec a épousé le modèle des collectivités neuves, en dépit du traumatisme de la défaite de 1760 qui a fait de la Nouvelle-France une colonie anglaise. Assez tôt en effet, on observe une dérive par rapport à la France, dans la langue, dans les coutumes, dans la culture matérielle en général, dans la formation d'un discours identitaire de plus en plus revendicateur. Le premier tiers du XIX^e siècle, en particulier, est marqué par une véritable volonté d'émancipation sociale, politique, économique et culturelle. L'événement décisif fut la cassure de 1837-1838. L'échec de cette tentative d'insurrection, conjugué aux réprimandes institutionnelles qui ont suivi, a compromis la dynamique d'affranchissement et de rupture, entraînant une sorte de retour à la case départ. Au cours des décennies qui ont suivi 1840, la principale voie d'avenir a paru résider dans un idéal de survivance culturelle définie principalement comme un repli sur le passé : préservation de l'héritage, fidélité aux racines, culte de la mère patrie⁵. Cette tradition largement mythique devient la tendance dominante, prend progressivement forme de discours et de canon littéraires au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et se maintiendra avec des hauts et des bas jusqu'au milieu du siècle suivant.

Si le Québec, pendant ce long XIX^e siècle, se constitue en se dotant de structures sociales et politiques, il le fait aussi sur le plan littéraire. On peut même dire que l'institution littéraire s'est installée avant même la constitution d'un véritable corpus littéraire : au moment où apparaissent les premières œuvres, en 1830, les conditions sont réunies; les premières librairies, bibliothèques, maisons d'édition et écoles littéraires avec leurs revues sont déjà prêtes à accueillir et faire vivre les premiers écrivains⁶.

2. Les paradigmes

L'Église, donc, travaille au contrôle du peuple, installant un système conservateur afin de préserver l'ordre établi et son propre pouvoir. Le durcissement de ce système après la défaite, en 1838, des libéraux prônant l'indépendance nationale et l'anticléricalisme, la libre pensée et la liberté d'expression, a suscité des attitudes collectives, notamment l'obsession de la différence,

³ ESPAGNE, M., WERNER, M., « La construction d'une référence culturelle allemande en France », in *Annales ESC*, juillet-août 1987, n° 4, p. 988.

⁴ LEMIRE, M., « Présentation », in *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit Blanche, 1993, p. 9.

⁵ *Ibid.*, pp. 8-10.

⁶ LECLERCQ, M.-C., LIZE, C., *Littérature et société québécoise*, Sainte-Foye, Le Griffon d'argile, 1991, pp. 47-54. C'est le résultat de l'organisation, entre 1800 et 1820, d'un réseau d'écoles et de collèges. Dès 1764, on crée à Québec la première imprimerie pour lancer la revue *La Gazette de Québec*.

un postulat d'homogénéité et la crainte de l'étranger ; les Canadiens-français se voient comme une nation radicalement différente des autres, comme une société harmonieuse, intégrée, uniforme, excluant tout étranger qui pourrait menacer cette stabilité⁷. Le clergé se soucie désormais de produire un corpus littéraire national qui, au Québec comme ailleurs, suppose la conception d'un nouveau sujet de l'écriture, non plus individuel, mais collectif, dont on peut retrouver des marques dans les textes. La langue française, le sujet canadien, le patriotisme, le catholicisme et l'agrarisme sont les plus répandues au XIX^e siècle⁸. Les genres littéraires investis sont le roman et la poésie. L'agrarisme produit un type spécifique de roman ; le roman du terroir, qui fait l'éloge de l'agriculture, de la famille catholique et de l'amour de la terre. Le roman historique raconte un passé glorieux, réinterprétant les événements de l'histoire. La poésie chante les grands thèmes nationalistes. En général, les qualités esthétiques sont secondaires, mises au service du message à transmettre. L'hétérogénéité de la littérature, « élément constitutif de l'ensemble de la cacophonie des discours qui s'affrontent dans les différents champs de l'expérience collective »⁹, est réduite.

Cette période coïncide avec celle du nationalisme et trouve dans ce dernier sa propre légitimation¹⁰. La nation se détache de l'État et glisse vers la nationalité, c'est à dire la culture¹¹. L'importance des journalistes-orateurs et des historiens, ainsi que de l'histoire elle-même est incontestable. *L'Histoire du Canada français*, de François-Xavier Garneau, parue en 1848, est une des plus considérables du siècle. Dès sa parution, elle suscite enthousiasme et admiration. C'est l'ouvrage de galvanisation, d'illustration et de justification dont avait besoin le nationalisme¹². D'ailleurs, « le phénomène de l'écriture a été perçu simultanément [...] comme le corollaire de la naissance d'une conscience nationale. C'est la constitution d'une communauté nationale, elle-même définie par les frontières de son destin historique, qui sert dès lors de critère à l'affirmation de l'existence d'une littérature »¹³. Observé sous cet angle, donc, le corpus littéraire québécois a comme axe central l'histoire ; il se définit comme processus d'historicisation, garantissant la survie et l'auto-définition collectives et individuelles.

3. Les relations franco-québécoises

Malgré l'idéologie de l'isolement, le contact avec la France ne s'est jamais perdu. D'abord comme colonie française, la Nouvelle-France ne trouvait son sens que dans ses échanges – commerciaux et culturels – avec la métropole, qui en établissait les règles. Les œuvres elles-même étaient destinées à la France. La métropole a ainsi assuré l'édition, la diffusion et la

⁷ BOUCHARD, pp. 12-15.

⁸ ROBERT, L., « Conditions d'émergence et d'institution d'une littérature », in *La Recherche littéraire*, VACHON, A. et DUCHET, Cl. (éds.), Montréal, XYZ, 1993, p. 69.

⁹ ANGENOT, M., « Sociocritique », in *La Recherche littéraire*, VACHON, A. et DUCHET, Cl. (éds.), Montréal, XYZ, 1993, p. 162.

¹⁰ Sa première poussée avait été la victoire en 1813 sur une puissante armée américaine, victoire qui avait réveillé l'esprit patriotique.

¹¹ DUMONT, F., *Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1983, p. 329.

¹² GRANDPRE, p. 141.

¹³ PAQUETTE, J.-M., « Écriture et histoire : essais d'interprétation du corpus littéraire québécois », in *Études Françaises*, vol. 14, n° 10, novembre 1974, p. 343.

lecture de la plus grande partie de la production littéraire d'outre-mer¹⁴. Entre le traité de Paris de 1768 et la Révolution française le mouvement des Canadiens entre le Canada et la France est incessant, mais les Français, sauf exception, n'ont pas la possibilité de venir. La Révolution interdit à son tour aux Canadiens d'aller en France ; la décapitation du roi et la déclaration de guerre à la Grande-Bretagne ont définitivement arraché le Canada à la France. Après 1815, avec une France redevenue bourbonnienne, les échanges redeviennent possibles : les Canadiens vont en France de plus en plus nombreux en tant qu'étudiants, artistes, commerçants, parlementaires ou touristes. L'arrivée en 1855 du navire *La Capricieuse* marquera définitivement le rétablissement des communications régulières avec la France¹⁵, renforcées dès 1859 par l'inauguration de relations politiques officielles, avec la présence d'un consul français.

En dépit de ces relations fluctuantes et du fait que les Français, comme on sait, n'ont jamais émigré en grand nombre, l'influence étrangère la plus considérable subie par le Québec reste celle de la France. Cela s'explique d'une part par l'idéologie conservatrice de la survivance et de la mission providentielle, d'autre part par la composition qualitative l'immigration française, formée de journalistes, de professeurs ou d'artistes chez les laïcs, d'instituteurs et de professeurs chez les clercs¹⁶.

4. La réception du romantisme au Québec

Ces caractéristiques des relations franco-québécoises permettent dans une large mesure de rendre compte des transformations subies au Québec par le romantisme, arrivé dès les années 1820, de son adaptation aux besoins politiques et moraux de la société québécoise. Rien d'étonnant à cela, si l'on considère la culture comme un processus soumis à une dynamique externe et interne: d'une part elle absorbe en permanence des éléments extérieurs, d'autre part elle redéfinit constamment les frontières qui la séparent de l'autre. Ce sont les phénomènes d'identité et de projection qui, au niveau social comme au niveau individuel, sont à la base de cette nécessité de délimitation¹⁷.

La levée du blocus en 1815 permet la reprise des échanges culturels: le libraire Bossange ouvre la première librairie française au Canada, bientôt suivie d'importateurs et d'éditeurs¹⁸. Le Québec est submergé de livres français, le romantisme français s'infiltré par les librairies et les journaux. Arrivent d'abord les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël et Lamartine. Après l'arrivée de *La Capricieuse*, Victor Hugo inonde le Québec. Le romantisme s'infiltré également à travers les écoles. En dépit du classicisme monolithique des collèges, certains établissements n'étaient pas entièrement fermés aux nouveautés¹⁹. La multiplication des associations et sociétés littéraires et scientifiques, de caractère parfois libéral, généralement neutre, inquiétaient les autorités ecclésiastiques.

¹⁴ROBERT, p. 63.

¹⁵GRANDPRE, p. 135.

¹⁶GRANDPRE, pp. 39-40.

¹⁷ESPAGNE, WERNER, p. 971.

¹⁸LANDRY, K., « Le commerce du livre au Québec », in *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit Blanche, 1993, p. 107.

¹⁹HAYNE, D., « L'influence des auteurs français sur les récits », in *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit Blanche, 1993, p. 45. Par exemple, au collège de Nicolet on traduisait *Paul et Virginie* en latin.

Le discours officiel manifeste dès le début son inquiétude face aux œuvres novatrices, jugée malsaines et dangereuses, « tout en leur accordant, par le procédé de la situation, une visibilité de plus en plus marquée »²⁰. Le clergé s'efforce de maintenir l'éducation classique dans les écoles, les collèges et autres établissements. Quand se fait sentir l'influence de Chateaubriand, Michel Bibaud, père de la poésie québécoise, prêche le classicisme. Quand certains des premiers romanciers, comme Chaveau et Boucherville se mettent à pratiquer la manière de Balzac et de Sue, Étient Parent, premier critique de grande renommée, poursuit le roman de ses foudres. Et alors que des poètes comme Louis Fréchette ou Casgrain se risquent à publier de la poésie intime, les concours des universités encouragent la lecture de Boileau et de Voltaire²¹. Cependant, les communications transatlantiques sont trop constantes, la littérature québécoise trop étroitement liée à la littérature française pour que l'emprise du conservatisme sur l'opinion parvienne à endiguer la propagation des mouvements littéraires parisiens ; elle réussit tout au plus à la freiner. Le clergé a beau contrôler librairies et bibliothèques, il n'a aucun pouvoir sur la poste, ni sur les voyageurs²².

Aussi, à la fin du siècle, le discours ultraconservateur se durcit à tel point que ni Flaubert ou Zola, ni Rimbaud ou Mallarmé ne semblent trouver d'écho dans les critiques et les œuvres du Canada français. Cependant, le transfert culturel ne peut plus être arrêté. Les journaux continuent à propager les nouveautés : à partir de 1895, le journal *Le Samedi* s'est enrichi d'une petite section intitulée « émaux et camées, petits chefs-d'œuvre littéraires de tous les pays et toutes les époques ». Jusqu'au 2 septembre 1899, elle fait connaître des poèmes d'auteurs alors considérés comme novateurs : Heredia, Verlaine, Baudelaire. Les œuvres symboliques pénètrent à Montréal avec plus de facilité à partir de 1895, grâce à l'École littéraire de Montréal qui devient soudain le centre culturel du pays²³. Mais ce n'est qu'à partir de 1918, avec la revue d'avant-garde *Nigog*, que la modernité obtient droit de cité²⁴.

À part la France, il faut également mentionner comme médiateur des idées nouvelles la Louisiane, où affluaient journalistes républicains et libéraux venus de France et jouissant d'une influence considérable²⁵.

5. Le romantisme au Québec

En somme, malgré les efforts des tenants du discours officiel, le romantisme est une réalité littéraire au Québec. Dès 1820, lors de son apparition, il retient l'attention de quelques jeunes écrivains, qui y voient le moyen d'exprimer « une dissidence à laquelle les convient leur passion pour l'art et leur attachement aux idées libérales »²⁶. Mais ils ne peuvent exhiber ces idées

²⁰ BAUDET, M.-A., SAINT-JACQUES, D., « Lectures et critiques de la littérature française contemporaine à la fin du XIX^e siècle », in *Études Françaises*, n° 32 / 3, 1996, p. 20.

²¹ *Ibid.*, p. 7.

²² À partir des années 1830, l'historien Garneau, ainsi que des poètes dont Fréchette et Casgrain, s'embarquent pour la France. Des Français arriveront à leur tour dès la deuxième moitié du siècle : Bourget, Brunetière ou Sarah Bernhardt.

²³ WYCHZINSKY, P., « Les racines du symbolisme au Canada français », in *Actes de l'A.I.L.C.*, 1979, pp. 207-208.

²⁴ VIATTE, Au., « La littérature canadienne-française et la France », in *Actes de l'A.I.L.C.*, 1979, p. 129.

²⁵ VIATTE, Au., *Histoire des littératures francophones*, 1980, p. 28.

²⁶ BAUDET, SAINT-JACQUES, p. 13.

nouvelles qu'avec prudence et méfiance, dissimulées dans le corps des œuvres ou évoquées de manière allusive²⁷.

Ces débuts sont une période d'imitation et d'expérimentation, qui prend fin avec les années 1840, quand s'affirme une réaction explicite et ouverte: à travers les œuvres d'historiens comme Garneau, le nationalisme et son rapport avec la littérature trouvent dans le romantisme un élan et un thème nouveaux.

Dans les années 1860, deux phénomènes se conjuguent: la recherche de plus en plus ardente d'une littérature nationale originale, et l'influence incontestable de l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Casgrain représente certes le discours officiel du clergé, mais il est déjà pénétré de romantisme. Il est l'âme des *Soirées canadiennes* (1861-1865), du *Foyer canadien* (1863-1866) et autres revues littéraires diffusées plus tard. Cette coïncidence contribuera à la naissance du romantisme québécois au niveau officiel. Et la question du romantisme est désormais liée à celle de l'originalité: « avec Casgrain, on saisit de plus en plus ce qu'est le romantisme: ce n'est pas celui des autres »²⁸.

Pendant, une partie de la critique demeure imperturbablement rétive aux nouveautés. Elle s'en tient au classicisme, car « on cherche en vain chez les écrivains modernes ce bon sens, cette justesse d'idées et d'expressions, cette morale pure, cette élévation de pensée qu'on trouve chez les anciens auteurs; à force de vouloir dire du nouveau, les écrivains du jour nous jettent dans l'absurde, le faux, le fantastique » écrit Chaveau, écrivain et premier ministre du Québec en 1867.

Des critiques moins sévères ne retiendront prudemment du romantisme que ce qui convient à l'orthodoxie conservatrice. Une remarque de Casgrain illustre bien la méfiance de son époque à l'égard de certaines idées du romantisme français: « puisqu'il est impossible d'arrêter le mouvement, hâtons-nous, du moins, de donner aux lettres une sage impulsion, en exploitant surtout nos admirables traditions [...] »²⁹.

Cette méfiance frappe surtout le roman. Les critères de définition de la hiérarchie des genres semblent d'abord s'appuyer sur les traditions. En consacrant la poésie, l'éloquence et l'histoire, la critique se range du côté de l'esthétique classique. Le fait qu'elle accepte aussi des genres essentiellement populaires (légende, conte, chanson), est dû surtout au caractère apolitique de ces genres. Le discours contre le roman et le théâtre porte toujours sur la relation de l'œuvre avec le lecteur. Il était donc presque inévitable qu'une société opposée à l'établissement de l'espace privé s'élève contre un genre qui se présente comme son expression³⁰.

Le roman, de plus, est particulièrement apte à remplir une fonction idéologique.

La sociabilité du roman devait lui conférer une place et des fonctions culturelles, politiques, idéologiques considérables. Le roman, plus encore que le poème, aura exprimé... les idées de

²⁷ *Ibid.*, p. 14.

²⁸ BRUNET, M., « Mensonge et vérité romantiques: l'institutionnalisation du romantisme au XIX^e siècle québécois », in *Le romantisme au Canada*, Québec, Nuit Blanche, 1993, pp. 135-136.

²⁹ VIATTE, *Hitsoire...*, p. 36.

³⁰ LEMIRE, M., *La littérature québécoise en projet*, Québec, Fides, 1993, pp. 189-196. De plus, il s'agit des genres de large diffusion (la censure était beaucoup moins sévère quand on publiait en feuilleton).

nation et de renaissance nationale dans des pays colonisés ou devenus depuis peu indépendants³¹.

Les romans sont ainsi voués à la cause nationale ; ils ont pour fonction essentielle de sauvegarder les valeurs traditionnelles. Ces valeurs confèrent à la littérature un statut idéologique: la fonction du romanesque est de transformer la vie individuelle et collective en phénomènes de conscience collective.

En outre, le genre du roman menace toute homogénéité : constitué d'énoncés hétérogènes ; il se présente comme un carrefour des langages, à travers les discours différenciés des personnages, les registres d'écriture qu'il utilise, les intertextes littéraires et sociaux auxquels il fait appel; il est, comme nous l'enseigne Bakhtine, fondamentalement polyphonique et hybride.

C'est pourquoi les romanciers eux mêmes ajoutent souvent, par prudence, des pré- ou postfaces condamnant les romans « ensanglantés » du « vieux pays que la civilisation a gâté », et se proposent de peindre « l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête »³². Car les romans étrangers transportent « dans un monde fantastique, où tout sera exagéré, chargé, caricaturé de telle sorte que le lecteur européen lui-même ne s'y pourrait reconnaître » déclare le critique Étienne Parent³³. Faucher de Saint-Maurice, dans une conférence intitulée « L'Homme de lettres : sa mission dans la société moderne », s'insurge contre le roman qu'il qualifie de « bas étage où se traîne toute une mascarade de vices déguisés et [où se révèlent] les monstruosité de la nature humaine [...] »³⁴

6. Le romantisme québécois

Ce que les écrivains québécois retiennent du romantisme semble donc correspondre à certaines exigences secrètes du tempérament canadien-français, tel que le continent américain l'a façonné³⁵.

Même un conservateur comme l'historien Chapais n'échappe pas à la vague romantique, comme il ressort de ces mots :

Au fond la littérature classique n'est pas assez humaine, pas assez nationale et pas assez chrétienne. Le romantisme a les qualités de ces défauts-là. Il fait ressortir les émotions ineffables en présence des spectacles de la nature, tout cela, tout ce monde invisible de joies, de douleurs, de tendresse, de doute, de désir, de remords, d'enthousiasme. Il ne tourne pas le dos à tout un passé glorieux où l'on sent toujours palpiter l'âme et la vie nationale³⁶.

À part le désir d'un renouveau, ou de la « soif d'idéal », pour reprendre l'expression de Chapais, qui se manifestait parfois, comme en France, dans la lutte contre le classicisme, on constate la présence des grands thèmes romantiques. On retrouve le sentiment national, les beautés de la nature, l'attrait de l'exotisme, l'idéalisation du passé, l'héroïsme ou le penchant pour la mélancolie et le mélodrame. La tradition orale, encore vivante, a favorisé la généralisation de techniques narratives très répandues à l'époque romantique, dont la narration à

³¹ ZERAFFA, M., *Roman et Société*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1971, p. 10.

³² LACOMBE, P., dans *La Terre paternelle*.

³³ VIATTE, *Histoire...*, p. 41.

³⁴ BRUNET, pp. 139-140.

³⁵ GRANDPRE, pp. 138-139.

³⁶ BRUNET, p. 146.

la première personne, l'histoire encadrée ou l'intervention du narrateur / auteur. Le style montre également l'influence romantique ; l'abus des adjectifs, l'inflation des comparaisons et des contrastes ou la multiplication des exclamations abondent dans les textes québécois³⁷.

Casgrain présente la doctrine littéraire du romantisme dans son essai intitulé « Le mouvement littéraire au Canada ». Cette doctrine, ainsi que l'extrait de Chapais illustrent à merveille la présence, l'acceptation et, en même temps, la transformation des éléments romantiques :

Si, comme cela est incontestable, la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation, si elle garde aussi l'empreinte des lieux [...], la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme pionniers d'autrefois ; et en même temps, elle sera largement découpée, comme nos vastes fleuves, notre grandiose nature mystérieuse, immenses et impénétrables [...]. Mais surtout elle sera essentiellement croyante et religieuse. Telle sera sa forme caractéristique, son expression [...]. C'est sa seule condition d'être, autrement elle ne survivra pas [...].

On reconnaît là une caractéristique du transfert culturel qui est la réinterprétation. Il s'agit d'une part d'extraire d'ouvrages étrangers la vérité qui s'y trouve, d'autre part de retrouver grâce à eux la vérité d'une tradition nationale. Il y a surdétermination permanente, chaque paradigme récupérant des éléments du paradigme voisin et les intégrant à son propre système³⁸. Ce que la grande majorité des critiques et des écrivains refusent, c'est le réalisme critique, l'individualisme, l'introspection et la lutte contre tout dogme, surtout religieux. Ces refus expliquent pourquoi certains écrivains français ont connu le succès au Québec, tandis que d'autres ont été ignorés, voire interdits (comme Balzac, mis à l'Index jusqu'aux années 1960) ; en 1881, un critique québécois dresse ce bilan :

L'époque de 1830 a donné Chateaubriand, Hugo, Lamartine et Béranger dont les imitateurs se partagent encore la défroque. Musset n'a été connu parmi nous que tout récemment. Stendhal est ignoré. On commence à parler de Déroulède et aussi de Coppée ; Alfred de Vigny ne s'est pas rendu jusqu'à nous. Gautier a peut être été lu par ceux qui débutent aujourd'hui.³⁹

Conclusion

On assiste donc à une vraie querelle des Anciens et des Modernes, querelle inhérente à toute culture, car il existe dans toute culture une pluralité de sous-ensembles qui produisent des clivages et des mutations. Ce qui arrive d'au-delà des frontières du système entre en conflit avec la hiérarchie des valeurs établies⁴⁰. Au Québec, de plus, cette problématique s'ajoute à celle du transfert culturel, donnant lieu à un processus d'acculturation. L'acculturation, qui opère à partir des franges, des marges culturelles, a ses racines dans les transferts économiques, politiques, sociaux et institutionnels⁴¹.

Conséquence de l'intensification des relations franco-canadiennes, cette acculturation, se traduit, après bien des hésitations, par l'adoption du romantisme, adoption dont témoignent,

³⁷ HAYNE, pp. 42-53.

³⁸ ESPAGNE, WERNER, pp. 972-975.

³⁹ VIATTE, « La littérature canadienne-française et la France », p. 128.

⁴⁰ ESPAGNE, WERNER, p. 971.

⁴¹ ESPAGNE, WERNER, p. 976.

d'une part, une intertextualité foisonnante⁴² et d'autre part, l'apparition d'œuvres contrastant fortement avec le canon officiel. Le résultat de cette acculturation est un romantisme particulier, qui donne aux Québécois l'occasion d'ériger une littérature nationale.

KRISZTINA KADAR

Budapest

⁴² BAUDET, M.-A., « La sociocritique au Québec », in *Études Françaises*, n° 31 / 3, 1995-96, pp. 4-5.